

VIES DE JEAN-PIERRE (DESTINS CROISÉS)



L'auteur en 1972 (je ne possède pas de photo de Jean-Pierre)

Contes et Romans

Essai biographique (en forme de réflexions sur le mensonge et la vérité)

Xavier HIRON

Je dédie ce récit à Chantal, Marie-Claude, Marie-Odile et Marie-Hélène, les quatre sœurs de Jean-Pierre, en les remerciant de leur aide et leur demandant de m'excuser s'il subsiste des imprécisions, ayant choisi de privilégier la subjectivité que laissent les interprétations.

Contes et Romans

ACTE DEUXIÈME *

(le lecteur se rendra compte que, pour une meilleure efficacité narrative, l'ordre chronologique du récit a volontairement été bousculé)*

L'on devrait toujours rechercher les chemins de sa mémoire. En cela consiste le moyen le plus sûr de retrouver la vérité. Mais au fait, de quelle vérité parle-t-on ?

*

*

*

Je suis venu au monde le quatorze février mille neuf cent soixante deux. Jour que j'aurais voulu croire prédestiné. Un mois plus tard, soit le dix-huit mars de cette même année, étaient signés les accords d'Evian – non sans que fût assassiné, un an auparavant, le maire de cette paisible bourgade frontalière -, mettant presque fin au conflit sanglant qui opposait, depuis près de dix longues années déjà, français et algériens. Conflit que l'on peut nommer officiellement, depuis une décennie désormais, la guerre d'Algérie. Et qui, de fait et

Contes et Romans

en toute bonne logique, est à considérer comme une véritable guerre d'indépendance.

Il serait incongru, et probablement malvenu de ma part, d'oser m'interroger à haute voix, sous le prétexte de cette simple conjonction de dates, sur le fait de savoir si je suis, d'une manière ou bien d'une autre, un enfant issu de cette guerre. Sur le plan générationnel, certes, les événements qu'elle a engendrés ne peuvent être passés sous silence : un trop grand impact, et j'irai jusqu'à dire un trop large frisson en ont parcouru la société d'alors, dans son entier. Jusqu'à se demander quel terreau, exactement, elle aura pu être, consciemment ou non, d'ailleurs, pour les événements postérieurs que nous livra le mois de mai mille neuf cent soixante-huit. À ma connaissance, ce rapprochement a si peu été fait. Ou quoi qu'il en soit, pas suffisamment. Mais là encore, cette constatation apporte-t-elle vraiment un éclairage nouveau pour ce qui me concerne ?

Non, ma trajectoire ne présente, a priori, aucun rapport direct avec ces événements-ci : moi, le jeune premier tout juste assis sur mes bancs d'école ; moi, douillettement attablé dans le confort paisible d'une métropole ; tout emmaillotté dans ma culture plutôt nordique, et bien protégé des événements extérieurs, du fait de mon ascendance anglo-saxonne... Car en effet, engoncé dans cette histoire sans vague qui me portait depuis l'enfance, j'ai vécu un itinéraire quasi linéaire et identique, me semblait-il, au destin de toute une génération. Pourtant, je cherchais déjà - et recherche toujours désespérément - ma vérité personnelle. Ou celle que, peut-être, la vie aurait su me cacher : quelque part, tout là-bas, au-delà d'un horizon que je ne connaissais pas. Vérité qui planerait

Contes et Romans

vaguement au-dessus de moi, depuis le mois de février de cette année-là...

* * *

Oui, même notre mois de mai mille neuf cent soixante-huit subira l'attrait irrésistible que fut, pour toute une génération, ce fort désir d'un renouvellement, après tant de tension accumulée : cela n'est aucunement à mettre en doute, même si d'autres enjeux nous viendront par d'autres biais, notamment d'outre-atlantique. Et en particulier, cette formidable mutation sociétale, technologique autant qu'industrielle, contrecoup à retardement d'un deuxième conflit majeur, que l'on aurait manifestement aimé enterrer trop vite... Conflit dont, pour sa part, était directement issu Jean-Pierre, lui qui est né en mille neuf cent quarante deux, soit en plein cœur de ce deuxième conflit mondial.

Cependant, je ne cherche pas à inscrire à tout prix ma modeste personne dans une Histoire qu'il faudrait écrire avec un grand H. Je médite seulement une vérité personnelle. Une raison d'être plus fortement ancrée, et qui serpenterait joyeusement sur les sentes de mon propre parcours, avec forces odeurs et rayons de soleil à la clé. Une façon de vivre plus intimiste, pourrait-on dire. Et en effet, quelque temps plus tard, ma vie estudiantine ayant enfin étendu ses ailes sous le soleil d'une capitale bouillante, ses flots vinrent me noyer furieusement dans ce Paris tant espéré et que submergerait bientôt l'immense vague rose dont chacun se souvient, jusqu'à écrire ces vers-ci, telle une révélation faite à moi-même de cet

Contes et Romans

état d'abandon que je ressentais dans ma chair, et ce depuis ma plus tendre enfance, sans jamais me l'avouer tout à fait :

« Cherche parmi les choses
Ce qui t'est alloué. »

Je cherche parmi les choses
Ce qui m'est alloué.
L'ivresse, le délice
La tristesse ou l'envie.
L'ivresse qui conduit
Au naturalisme des morts.
La lumière est si dure...
La nuit, tel un autour
Aux âmes diaboliques.
Le mensonge, un plaisir
Contre l'âme étriquée
Qui s'écrase toujours
Aux flancs de mer.

La mer échevelée
Les géants sur la terre.

Les hommes :
Le lieu des hommes
Et toute leur sainteté !

« Je chercherai les choses
Qui me sont allouées. »

200- Cherche parmi les choses (22)

Contes et Romans

Oui, de toute éternité, j'ai voulu ouvrir un livre où se chercheraient des choses. Le livre d'une vie, tout simplement, à la lumière du ressouvenir...

* * *

Je ferme les yeux. Je revois pour la millième fois le trajet quotidien que j'empruntais, à cette époque bénie où, tout jeune étudiant, je rentrais à l'endroit où j'avais échoué et qui me servait de logis. Il y avait d'abord la sortie de la bouche de métro, montant vers la lumière aveuglante ; et tout de suite après avoir bifurqué dans la rue Louise Michel, l'envahissement des odeurs. Des odeurs de cannelle, de paprika, de curry, le tout mêlé de menthe fraîche ; des odeurs safranées, aussi... On longeait un moment ces longs trottoirs bruyants, et toujours encombrés d'une agitation à la fois sereine et gaie. Ce quartier populaire de la commune de Levallois-Perret (à la limite nord de Neuilly-sur-Seine où, à l'orée du vingtième siècle, étaient nés mes deux grands-parents maternels : l'une, issue d'une famille de cinq frères, suisses d'origine, venus chercher, sans grand succès d'ailleurs, une hypothétique fortune dans leurs affaires ; l'autre, rejeton d'une lignée anglo-saxonne qui, peu à peu, s'éteignait ; mais là s'arrête toute forme de comparaison puisque c'est d'un membre de ma famille paternelle dont je vais tenter de broser le portrait à travers les lignes qui vont suivre) ne représentait pas le moins du monde le fondement naturel de mon univers. Mais cette découverte, dans le contexte précis de l'entame de mes études en histoire de l'art et archéologie à l'Université de

Contes et Romans

Paris I, Panthéon-Sorbonne, satisfaisait grandement ma curiosité de jeune adulte. Mon parcours personnel, peu diversifié - ce qu'excusait, à mes yeux, ma relative jeunesse -, ne m'avait pas habitué, loin s'en fallait, à la fréquentation d'une telle concentration de population de faubourgs, que surajoutait la proximité des échoppes magrébines. Je découvrais cette chaleur particulière, cette effervescence presque feutrée (pour peu qu'on s'y aventurât avec parcimonie) qui me tenait en haleine : l'esprit vif et comme soutenu par la vitalité manifeste du lieu. Car j'étais prompt, alors, à m'exalter en toute circonstance du pendant chaleureux de cette pensée un tant soit peu guindée, mais en même temps totalement exacerbée, à laquelle je tentais de conformer mon jeune esprit, dans cet univers ouaté de la faculté de Tolbiac.

Tout cela n'accaparait pourtant pas l'essentiel de mon attention. J'avais à peine cinq cents mètres à parcourir, et les faisais toujours à très vive allure. Je gardais en effet, imprimée au creux de moi, enfouie dans les paramètres physiologiques de mon corps, telle une saccade de métronome apprise avec obstination, cette conscience de la fréquence des rythmes telle que je l'avais acquise, plusieurs années durant, au sein du Lycée climatique et sportif de Font-Romeu, dans les Pyrénées orientales, là où, en parallèle de ma préparation au baccalauréat, j'avais eu le loisir de pratiquer de manière intensive le demi-fond – et plus spécifiquement le huit cent mètres -. Je retrouvais donc toujours très rapidement, comme après avoir traversé une sorte de no man's land qui ne m'était pas destiné, le petit appartement situé au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne, presque neuf, et qui se voulait par ailleurs d'allure proprette, avec ses façades où cohabitaient le béton brut et un verre teinté d'un noir intense.

Contes et Romans

Il faut dire que j'avais échoué en cet endroit précis par l'entremise de mon père, lequel avait sollicité l'un de ses frères cadets, Jean-Pierre, afin de me soulager des longs trajets quotidiens que je faisais, depuis Sainte-Geneviève-des-Bois où, de surcroît, deux fois par semaine, parce que je ne terminais pas avant dix heures du soir mes cours de dessin, couleur puis modelage que mon double cursus de futur restaurateur d'objets d'art et d'archéologie m'imposait de suivre à l'école du boulevard du Montparnasse – école qu'avait fréquentée, entre autres, Amadeo Modigliani et où avait professé le théoricien de l'art contemporain, André Lhote, excusez du peu -, lui-même devait venir m'attendre à cette station reculée du RER jusque sur les coups de onze heures et demi du soir. Cette solution de repli qui s'était présentée fort opportunément, il est vrai, l'arrangeait bien évidemment tout autant que moi, car si la fréquentation d'avec ma belle-mère, à l'époque, se passait le mieux du monde, ma présence en leur foyer n'en constituait pas moins une entrave évidente à leur liberté de mouvement, entrave dont leurs vies professionnelles et privées – ma jeune demi-sœur comprise – souffrirent assez rapidement. Mais toujours prêt à m'adapter et curieux de nouvelles découvertes, surtout lorsqu'il s'agissait d'approfondir certaines relations qui m'avaient interpellées par le passé, j'y trouvais bientôt mon compte.

J'emploie à dessein le terme « approfondir », car ce jeune frère de mon père, avant-dernier d'une famille de sept frères et sœurs, était en l'occurrence mon parrain. Cependant, je n'avais gardé de lui, jusqu'à cette époque de renouveau relationnel inopiné, que quelques rares mais cependant très précis souvenirs en mon esprit. Car s'ils furent rares, cela était du au fait que Jean-Pierre, dès l'âge de ses dix ans, avait choisi, de manière apparemment tout à fait volontaire, d'entrer au petit

Contes et Romans

séminaire de Versailles, afin de consacrer sa vie à la foi religieuse.

Dès ce stade déjà, il y avait, pour moi, matière à épiloguer. Comment une telle vocation avait-elle pu venir si précocement à ce jeune préadolescent tout juste sorti de l'enfance, me suis-je si souvent demandé ? Il est vrai que la vie religieuse était vécue très sincèrement, autant que très intimement, dans l'esprit de mes deux grands-parents paternels. Il lui fut donc aisé – en tout cas, je me l'imaginai de la sorte – de prendre modèle sur eux. Dans le même temps, moi-même ai été interpellé si prématurément, quand j'y songe, par cette activité secrète et quelque peu énigmatique, il faut bien l'avouer, qu'est l'écriture : c'est-à-dire vers l'âge de mes douze ou quatorze ans, peu ou prou... Mais je n'ai jamais pu m'empêcher de ressentir, en mon for intérieur, que cette sorte d'engagement qu'avait vécu Jean-Pierre était d'une nature différente de la mienne. Aujourd'hui que mon parcours a tissé sa toile et a suivi le cours aléatoire de son histoire, je n'en suis plus vraiment si sûr.

*

*

*

Donc, reprenant le trajet quotidien qui me faisait traverser, dans toute sa longueur, la rue Louise Michel, je posais en substance les bases d'un de ces poèmes de mon extrême fin d'adolescence. Cette année initiale de faculté coïncida, pour moi et en effet, avec une première vraie période de création – je veux dire : une période révélatrice d'une séquence d'innovation et de germination que je tentais, pour

Contes et Romans

une fois, de maîtriser en continu – dans cette vie que je pourrai bientôt appeler pleinement d’adulte. Ce poème, le voici tel qu’il se présente aujourd’hui, dans sa forme aboutie :

Une voix s'élève. Sa langue palpite.
Les mots chatoient encore. Les mots
- ces mots truqués - saisissent la ville.

Un camion crie, la fille court.
Le ballon rouge lentement roule
Presque immobile, tout immobile.

Un sourire passe. Passe
Tourne les rues, les étoiles clinquantes :
Image après image, visage après visage
Jusqu’aux chemins égarés.

L'immeuble grince sur une bouche noire
L'appétit d'un cyclope. La caverne gourmande
Avale les maigres jupes et son corps éveillé
Les plongeant dans un palais d'éclats de rires.

Longue descente. Longs couloirs d'enfer.
Sonnet les chutes, les perles ruisselantes
Aux pistes déroutantes sur une cour d'égarément.
Lourdes pistes, je ne vous suivrai pas.

Chiens de squares, chiens d'errance désœuvrés :
Te voici soumis à leurs flots.
À ces tristes jappements qui, sous la fenêtre d'un maître
Emplissent de hauts cris le disque de la nuit.

Contes et Romans

« Ah - ah ! » Le silence reprend la ville.
Des phares ronds s'éloignent. Dans leurs sillages
Une pluie sautille. Dans ces cerceaux
Une grimace se noie. Puis disparaît, troublée.

144- Poursuite (26)

Que cela soit bien entendu : je n'ai jamais vu la moindre fillette se profiler dans l'ombre d'une porte cochère, durant mes trajets diurnes, ni même nocturnes, le long de la rue Louise Michel. Ni le moindre ballon rouge rouler lentement, bien évidemment, sur les pavés luisants – qui, eux, pour leur part, étaient bien réels -. Mais pour ce qui concerne les jappements de chiens... Il me semblait toujours, à cette époque, qu'il pourrait en surgir de tous les côtés !

*

*

*

Je vais prendre ici le risque d'anticiper sur les événements qui vont suivre, pour évoquer en première intention jusqu'où me mènera ce travail créatif que je saisisais à bras le corps, durant cette période chérie. Comme exprimé précédemment, j'avais vécu en internat durant trois années pleines, côtoyant, outre mes camarades de pension, certaines personnes logées dans diverses chambres de l'immense tour du lycée climatique et sportif dominant la plaine cerdane. Laurent Marsault fut celle que je fréquentais le plus, pour mon plus

Contes et Romans

grand bonheur. Son diplôme d'ingénieur en poche, il avait finalement rejoint Paris, où il entreprenait une carrière professionnelle dans son domaine de prédilection : la thermodynamique.

Je cherchais donc, dès que je fus plus autonome et libre de mes mouvements, dans ce Paris néo-mitterrandien qui me tendait les bras, à l'y retrouver. Je me souviens de sa surprise au téléphone et de ce rendez-vous de jeunes premiers, chacun un peu gêné et se demandant, en son for intérieur, ce qui pourrait ressortir de ces retrouvailles improvisées, sur les marches d'un Opéra Bastille encore en construction.

Laurent m'avait appris tant de choses, ouvert tant de perspectives dans des mondes qui n'étaient pas ceux de mes origines. En particulier, il portait depuis toujours un regard plus qu'attendri sur ce mouvement populaire que fut la Commune de Paris. Lorsque nous étions à Font-Romeu, déjà, entre deux cours de mathématique, il m'en avait appris les tenants et aboutissants, me faisant écouter les chansons qui renaissaient au goût du jour, dans certains cercles d'intellectuels, depuis une décennie ou deux environ. Aussi, faisant pendant aux disciplines plus académiques que je tentais de faire miennes sur les bancs de la faculté de Tolbiac, ces redécouvertes in situ d'une mémoire effacée furent assurément une source d'inspiration pour ma nouvelle vocation d'écrivain. Et me retrouver, presque par hasard, plongé quasi quotidiennement dans l'univers dépaysant d'une rue pavée, à la périphérie nord-ouest de Paris, rue affublée, qui plus était, du nom d'une des figures emblématiques d'un gouvernement populaire autogestionnaire et autoproclamé, ce raccourci de l'Histoire, bien évidemment, ne pouvait me laisser indifférent. Il y eu en moi comme un appel de curiosité que je ne pus réprimer, pas

Contes et Romans

plus que je ne sus réprimer ce réflexe, que j'estime aujourd'hui salutaire, d'ailleurs, d'aller souscrire à une sorte de pèlerinage rétrospectif auprès du célèbre mur des Fédérés, en plein cœur du cimetière du Père-Lachaise.

Même avec le recul, je n'ai pas lieu d'en éprouver le moindre remord ni aucune honte, quel que soit ce que certains lecteurs - et plus encore aujourd'hui, tandis que le monde est en train de basculer vers d'autres logiques - pourraient en penser. Car je peux m'en expliquer à moi-même le pourquoi. Dans cette quête obstinée à vouloir faire éclore ma jeune personnalité, cette âme à fleur de peau qui m'habitait depuis le temps où, de facto, je fus livré à ma seule véritable discipline, devenant peu à peu l'adulte que je suis finalement devenu, une seule notion a primé le tout : exacerber ma sensibilité intérieure, afin d'être en mesure de toucher un jour à la justesse et à l'harmonie des sentiments. Et cette quête première, dans mon être autant que dans ma chair, allait de paire avec le développement d'une émotion humaine profondément ancrée en moi, laquelle s'identifia rapidement avec ce besoin que j'éprouvais de ressentir une révélation éminemment artistique, et se voulant par ailleurs humaniste. Ce sentiment me portait à glorifier a priori toutes les tentatives relevant d'un authentique ressenti ou, à tout le moins, de vécus sincères. Être résolument du côté de l'humain : je n'ai jamais éprouvé d'autre nécessité que celle-ci, pour nourrir mes projets artistiques. Et que ce soit la figure de Jean-Pierre, comme plus tard celles de Jeanne d'Arc ou de quelque autre Dieu, qui toutes surent m'ouvrir, à leur manière, des horizons nouveaux, ou encore celle de Louise Michel, comment aurais-je été capable, dans ces conditions-ci, de faire la moindre différence ? Car tous ces personnages portaient en germe la révélation de ce constat que tout ce qui existe au monde est, et que tout ce qui est doit pouvoir exister –

Contes et Romans

et de fait, doit avoir droit de citer -. Voilà ce que semblaient vouloir traduire en filigrane les lignes ci-dessous, dans le contexte particulier où elles furent écrites, alors que ne n'avais pas encore vingt ans :

Louise s'est couchée dans le jardin des morts.
Contre les livres liés que son doigt touche encore
Qui lui offrent le froid d'une page glacée
Elle est ce corps lassé qu'une neige poudroie.

Louise a oublié tous les enfants de Grève
Et tous les fusillés qui ont craché leur rêve.
Toutes les femmes raidées au sein ensanglanté :
Elle a bien oublié qu'elle fut plus qu'une aide.

À nos faces muettes, Louise n'a plus la force
De chanter une fête ou le languissement.
Mais son enseignement nous reste comme une âme.

Louise a délaissé ses lourdes amitiés
Qui l'ont livrée soumise aux songes du passé.
C'est à nous maintenant, c'est à nous de l'aimer.

217- À Louise Michel (14)
chanson VII

*

*

*

Contes et Romans

C'est sans conteste à cette période-ci de ma vie que j'ai appris à accepter les contrastes que nous impose l'existence – et ce phénomène s'appelle la tolérance -, plutôt que de chercher à les opposer frontalement, comme le font quasi-systématiquement la plupart de mes contemporains (et leurs parents avant eux, ainsi que les parents de leurs parents... ces phénomènes-réflexes ayant toujours existé, somme toute, depuis que le monde est monde), tandis qu'ils se préoccupent du seul souci de leur positionnement social et de la défense de leur intérêt personnel. Je ferme ici cette parenthèse.

*

*

*

Ainsi se déroulait sereinement ma vie parisienne, entre labeur et images reconstituées. Il subsiste une sirène, cependant, dont l'existence n'est pas du tout usurpée. Celle désignée dans le corps du poème qui va suivre correspond à l'évocation du signal que nous entendions, certains mercredis, lorsqu'il nous arrivait, puisqu'il fallait bien que nous nous requinquions un peu, de déjeuner entre étudiants d'une même promotion au restaurant universitaire - autrement dit au restaurant du CROUS - de la rue Mouffetard.

Le manger y était détestable. J'affectionnais pourtant l'ambiance bigarrée que nous renvoyait le décor chamarré de cette rue nouvellement piétonne. Lorsque les beaux jours revenaient, une très longue façade blanche s'illuminait de soleil, faisant face aux baies très largement vitrées de l'établissement. Ces jours-là, j'étais particulièrement sensible à la chaleur qui se dégageait de l'environnement de la rue, de sa

Contes et Romans

perspective vaporeuse, comme le prouve le texte que j'écrivis,
comme presque toujours en ce qui me concerne, sur l'instant et
quasiment sur le motif.

Tel un oiseau tombé des toits
Une sirène trop pressée
Dans sa chute affolée
Péniblement s'emmêle
Aux branches ébouriffées
D'un grand arbre effaré.

Elle s'y débat, furieuse
En sursauts réguliers.
Puis glisse lentement
Du haut d'un marbre blanc
Pour sembler retrouver
- mais pour un instant seulement -
Les ailes diligentes
Qui guident son message.

Sous elle, les trottoirs
Ont repris l'odeur âcre
De l'urine luisante
Qu'enjambe à petits sauts
À sauts serrés
Une noire aux yeux verts.
Aux vitrines qui fusent
Une bouche a souri.

Le teint ensommeillé
De quelques sages crevettes
Sur l'étal interpelle

Contes et Romans

La silhouette violette
D'une fine dame blanche.
Sa main soupèse.
Son regard interroge.
Son inquiétude s'apaise.

Plus loin, la rue s'agite
Intime... Pour elle
Notre univers entier
Convoque ses concerts.
Et des spectacles qui
Aboliront d'un coup
Dans le creux de nos fêtes
Toute cette noirceur
De nos mille et un
Projets inachevés !

129- Rue Mouffetard (40)

*

*

*

Telle en effet fut, en substance, ma découverte de la vie parisienne. Sirènes galopantes, restaurants du CROUS traversés au pas de course, queues interminables et trépidantes d'étudiants pressés, transports en commun bondés, parcours chaotiques ou hésitants, descentes en trombe des artères de la capitale, des boulevards et avenues s'alourdissant de torpeur, par tous les temps – qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige – et en toutes saisons, afin de rallier le plus rapidement possible nos

Contes et Romans

points de convergence savamment éparpillés dans cet univers parisien, ainsi que quelques autres QG incertains dont le principal était le centre universitaire de la rue de Tolbiac. Là seulement, nous devenions nos propres rois. Notre professeur d'histoire médiévale, tandis que nous arrivions en retard – il nous fallait retraverser en grande hâte une bonne partie de la ville pour arriver à peu près à l'heure dite à ses cours hebdomadaires -, voyant systématiquement se rouvrir une porte close depuis cinq bonnes minutes déjà, déclarait invariablement : « Ah, voilà la bande à Cueco. »

Car en effet, parmi mes coreligionnaires et amis de l'époque, j'avais rapidement sympathisé avec David Aguililla-Cueco, fils du peintre Henri Cueco et de sa plasticienne de femme, prénommée Marinette. Avec Fanfan, sa compagne, François Panaget ou Patrick Pliska, nous n'avions de cesse d'écumer les lieux où se professaient nos divers enseignements. À cela, rien de très compliqué : car nous avions toujours l'impression d'être en vadrouille, égarés aux quatre coins de notre université dispersée ; plus un peu de celle de Jussieu ; plus nos travaux pratiques à l'unité d'archéologie de la ville de Saint-Denis ; nos cours épisodiques dans les laboratoires du Louvre ou du Centre de recherche des Monuments Historiques, à Champs-sur-Marne - j'en passe, et des meilleurs... -. Quatre années à cumuler quarante heures de cours par semaine, là où les autres étudiants n'en subissaient d'ordinaire qu'une vingtaine en moyenne, du fait de notre double cursus en histoire de l'art et en restauration.

Des professeurs, j'en ai côtoyé de toutes les sortes, durant cette période : des plus attachants aux plus profonds, bien sûr ; mais aussi, aux plus truqueurs, parfois. Mais peu importait : notre histoire suivait son cours, selon ce qui nous

Contes et Romans

semblait être nos évidences du moment, et cela suffisait à nos bonheurs. Telle cette grande perche vociférante, personnage véritablement filiforme, au teint plutôt grisâtre et à la personnalité souvent âcre - voire acerbe -, le regard comme irisé de braises rouges et qui tentait fort laborieusement, comme il le prétendait lui-même, de nous inculquer les fondements de l'art religieux occidental. Ce professeur se lamentait régulièrement, à chaque nouvel exposé de l'un des nôtres, de cette ignorance patente des éléments de base du catéchisme, ainsi que de notre manifeste méconnaissance des points d'achoppement de la pensée du Moyen-Âge. Aspects sans lesquels, prétendait-il, et à bon droit ce me semble, il était vain de nous enseigner le décryptage du moindre porche d'église, par exemple. Car en effet, ces mots à lui, lorsque enfin il se levait de l'arrière-fond de la salle pour s'avancer vers le devant de l'estrade, ses mains immenses tendues vers la fugace image qui se dessinait devant lui en noir et blanc, dans la lumière ascétique du projecteur, se mettaient aussitôt à couler, puissants, clairs et précis, nous inondant d'une auréole de savoir indiscutable, dans cette densité totalement infranchissable – ce qui nous morfondait -, pour nous qui nous tenions seulement à l'orée de cette connaissance.

Deux ou trois ans plus tard, j'appris que ce Nouredine Mezoughi, qui avait enchanté mes cours et fait vibrer en moi une corde qui, lovée au tréfonds de mon être depuis qu'il me semblait que j'étais au monde, se tendait naturellement vers la pureté et l'esthétisme, fut l'une des toutes premières victimes officiellement reconnues du virus du sida en France. La vie nous réserve parfois des raccourcis de perspective proprement saisissants de l'Histoire, que l'on nomme communément télescopes...

Contes et Romans

Aussi, revenir à mon camp de base régulier, stable et sécurisant, tout autant que dépaysant, m'était quelque chose de cher. Et ce point d'ancrage qu'il m'était donné de rejoindre dans la douceur nocturne passait par la fréquentation de Jean-Pierre, mon parrain. Ainsi que par celle de son appartement, pourtant froid et particulièrement dénudé, telle une cellule de moine – qu'il était, peu ou prou, tout au moins dans l'esprit -, nos deux chambres étant seulement meublées d'un vague lit de camp spartiate, certes neufs, aux armatures couleur rouge, et d'une frêle étagère destinée à recueillir, avec beaucoup de déférence me semblait-il, nos chétives bibliothèques respectives. Face à la fenêtre, pour tenir compagnie à mes fins de semaines studieuses et solitaires, il y avait ce minuscule carré garni d'une herbe rare et malingre...

La cour est une prison
Où se cache le mystère.
Le mystère d'une feuille
D'une vie, d'une terre.
Et l'herbe croît, croît, inutilement.
Et l'herbe rouille notre mémoire.

Lorsque le pin laisse tomber l'aiguille.
Lorsque le vent la roule un peu plus loin
Que reconnaître en nos enfantillages :
Un sang figé qui fit frémir la mer ?

Lorsque le regard traîne, malade et désœuvré
Sur une aire débile, pauvre et sans joie
Un éclair de folie nous enlace l'épaule.

Folie, maladie des solitudes :

Contes et Romans

Tu nous en fais cracher
Des cortèges en désordre
D'illusions endeuillées !

Puis, pour ultime piège
- pour ultime mystère -
Une vague lointaine se pare
D'une écume sanglante...

128- De l'écume sanglante (21)

Car peu à peu, ces moments d'intimité que je partageais avec Jean-Pierre me laissaient percevoir ce qu'était devenu, à cette époque déjà (alors qu'il n'avait que trente-neuf ans à peine), le personnage que j'avais côtoyé, jadis, tandis que j'étais enfant. Jean-Pierre était une personne à la posture mal assurée, mais qui pourtant voulait rester digne. Une personne qui contenait son désir de rire derrière une retenue qui semblait toujours se lézarder par morceaux. Il avait des ambitions qui se voulaient sereines, mais qu'on devinait trop aisément habitées de doutes, de peurs profondément ancrées et d'évidentes fissures intérieures. De fait, il balançait constamment entre deux pôles d'une personnalité dont il tentait, à grand renfort d'auto-persuasion, de rassembler le peu de cohérence qui subsistait. Car malgré tout cela : je veux dire, malgré tout ce qu'il avait vécu jusque-là, Jean-Pierre gardait enraciné au fond de lui un rêve surgi de ses propres limbes : rêve auquel il se raccrochait coûte que coûte. Celui de retourner vivre dans cette Kabylie rencontrée à l'âge de ses vingt ans, dans des circonstances pourtant tragiques, elle qui l'aura tant marqué. Mais pourquoi en était-il arrivé là ? Comment avait-il pu

Contes et Romans

toucher ce point de non retour ? Telle était la question que je me posais souvent.

Jean-Pierre restait pourtant – ceci était indéniable à mes yeux - le même homme que celui qui nageait dans mes souvenirs d'enfance. Ils étaient si rares, cependant, ces souvenirs anciens, brumeux et tellement fugaces à la fois, comme je l'ai déjà exprimé. Comment se faisait-il, alors, dans ces conditions-ci, que j'ai toujours eu le sentiment de si bien le cerner ? De si bien ressentir ce personnage qui se retranchait derrière autant de paravents ? Car dans toutes les images que je conserve de lui, il semble qu'était déjà à l'œuvre cet élan fracassé qui taraudait le fond de son être. Une même retenue le travaillait inexorablement, laquelle s'accommodait péniblement de son désir refreiné d'élévation. Tout, chez lui, semblait se dessiner par contraste ; ou, plus précisément, par opposition. Je dirai même que tout s'organisait sur le mode de la contradiction profonde, comme agrippée au tréfonds de cet être qu'un fort courant souterrain ballottait. La joie s'y heurtait constamment à de trop fortes contingences, autant psychiques que matérielles, dont il ne pouvait se départir, bien qu'il s'ingéniât en permanence à en éluder les effets. Jean-Pierre dégageait à chaque instant de son existence cette impression tenace, cette pesante sensation même, qu'il cherchait à donner le change.

Je me souviens d'avoir éprouvé le sentiment étrange de découvrir, à l'occasion de ma première communion, que j'avais un parrain. Et comme on m'expliquait, dans le même temps, le fondement chrétien de cette notion qui, pour moi, restait totalement abstraite, cela me mit forcément un peu mal à l'aise. Et puis, cette retenue indéfinissable qu'il affichait et dont je ne pouvais savoir ce qu'elle cacherait de bon ou de mauvais me

Contes et Romans

tint forcément à distance. Mais Jean-Pierre, qui avait par suite de ses choix de vie de si petits moyens financiers, était venu avec des cadeaux – les seuls que je tins jamais de lui, du reste - qui m'intriguèrent d'abord ; puis, finalement, m'enchantèrent. En premier lieu, une énorme Bible de Jérusalem, soigneusement rangée dans son écrin de toile rouge, représentant, sur sa couverture au papier pelliculé, les doigts de l'humain rencontrant ceux du divin ; Bible que j'ai longtemps chérie – ce qui n'est pas peu dire, quand on connaît ma passion pour l'écrit -, avant de me décider, bien des années plus tard et dans des circonstances un peu délicates de ma vie, à la lire *in extenso*.

N'étant pas assuré, probablement, de l'impact que pourrait avoir, sur un esprit aussi jeune que moi, le Livre qu'il me destinait, Jean-Pierre avait joint à son geste un cadeau d'essence plus pratique, consistant en un nécessaire de toilette de voyage : tout un symbole ! Ce coffret en simili cuir noir contenait, entre autres, dans une petite boîte transparente à couvercle amovible, un rasoir mécanique à manche démontable. Et lorsque que je décelais bientôt, en en faisant jouer le mécanisme à pivot, une toute petite trace de rouille sur la lame effilée déjà en place, je lui fis aussitôt remarquer la chose :

« Est-ce qu'il a déjà servi ? (et tout le monde, autour de la table, entendit, bien évidemment : - Est-ce que c'était le tien ?) il rétorqua sans la moindre gêne apparente, dans un demi-sourire légèrement amusé :

- Pas à ma connaissance... À moins que la boutiquière qui me l'a vendu l'ait utilisé pour son usage personnel. »

L'autre et dernier souvenir ancien qu'il me reste de Jean-Pierre, c'est-à-dire datant d'avant notre épisode de vie partagée, fut de le voir s'activer autour de l'autel d'une petite

Contes et Romans

église qui me paraissait sombre, mal à son aise dans le chœur surélevé de l'édifice, en robe verte et blanche et ourlée d'un bandeau d'étole lourdement brodée d'or, lui-même porté en écharpe, à l'occasion de son ordination de diacre. Là d'ailleurs s'arrêta le chemin de ses vœux. Car faisant suite à son enrôlement volontaire - évènement dont je reparlerai plus loin -, Jean-Pierre refusera plus tard de se voir offrir l'occasion, malgré le fait qu'il a dûment suivi le cursus complet du grand séminaire, d'obtenir sa prêtrise.

De tout cela, je me souvenais fort nettement. Et pourtant, c'était bel et bien un homme en totale perdition que je retrouvais à Levallois-Perret, à l'arrière de cette rue Louise Michel, comme tapis dans ces faubourgs populeux de la si bien nommée « Paris la Rouge ».

* * *

J'admirais ces marins partis sur des radeaux
À la rencontre du monde. Aux cauchemars violents
Au-dessus des marées aux houles maléfiques
Je me suis vu pendu - ces mats imaginaires -.

Et je criais alors, écartelé au faîte des navires.
L'œil inquiet sous l'orage, guettant au creux fragile
Une île émerveillée. Je débarquais ainsi
Moussaillon solitaire ou marin résigné.

Mais très antique citoyen qui déjà se voyait
Engagé sur la voie d'authentiques naufrages

Contes et Romans

De noires rêveries... ! Ainsi, je suis parti :
Heureux pourtant, sans carte ni outil

Pour souffrir et m'offrir toujours.
Je me vois maintenant sous l'égide d'un dieu
Englouti mais vainqueur et un glaive à la main.
Sa douce voix me dit : « Signons l'acte d'alliance. »

37- Tentation de l'alliance (16)

Ce poème de ma première jeunesse fut écrit, cela va sans dire, avant de connaître la trajectoire particulière qu'avait vécue Jean-Pierre. Mais il évoque et annonce tout aussi bien, à mon sens, des questionnements qui m'habitaient déjà et que je juge, rétrospectivement, très similaires à ceux qui ont pu agiter la conscience de chrétien de mon parrain. Ils contiennent en effet ces genres d'échos que la jeunesse, généralement, ressent à son échelle, même si, le plus souvent, elle les formule maladroitement, utilisant un langage confus ou mal assuré. Pour ce qui est de Jean-Pierre, cet écho était de nature indubitablement spirituelle, et donc religieux. Mais il était aussi et avant tout d'ordre social. Je reviendrai souvent sur l'importance de nos premiers modèles, personnages marquants auxquels nous nous référons et qui, malgré nous, jouent un rôle fondamental pour la formation de nos personnalités d'adultes, tandis que celles-ci restent toujours en devenir, nous interpellant de loin, comme pour nous projeter vers nos irrémédiables destinées...

Contes et Romans

La forme que prennent ces interpellations est, à mon sens, à ce point importante, puisqu'elle correspond toujours à un élément d'expression qui, un jour ou l'autre, se mettra à résonner en nous d'une manière unique et puissante. Tellement qu'on croira ultérieurement que nous portions toujours en nous ce qui façonne notre moi intérieur, depuis le fond de nos origines. Pour ce qui me concerne, cette forme de fonctionnement a de tout temps tourné autour de l'image sonore et à la fois visuelle qui porte en elle l'univers poétique dans son entier. Partir à la rencontre de ce fonctionnement permet de faire naître l'évocation des rapports secrets qui existent entre les choses ; ce qui nous ouvre à l'exaltation du mode de la comparaison.

S'il s'agit, dans un premier temps, pour l'enfant qui découvre ce mode particulier de fonctionnement, de recréer un simple jeu de miroirs - même de nature involontairement décalée - avec la réalité, les images poétiques qui se construisent en lui, par cet intermédiaire des mots, travailleront bientôt, dans son esprit de jeune poète, par pure opposition. Et ce mécanisme, son tendre esprit s'en empare d'autant plus aisément qu'il est à même de lui révéler ce qui semble être, pour lui, une justesse extirpée du réel. Or cette justesse, une fois cristallisée dans le poème, approchera la notion de vérité en elle-même. En tout cas, une vérité telle que le jeune créateur aura eu le sentiment intime de l'avoir vécue. En cela réside l'authenticité initiale de l'écrivain. Celle qui fera dire, par exemple, à certains commentateurs que Jacques Brel était entré en chanson comme on entre en religion.

Mais cette notion exaltée des miroirs va, en réalité, beaucoup plus loin que cela. Elle deviendra, par la suite et par la force des choses, un fonctionnement intellectuel à part

Contes et Romans

entière, susceptible de formater un véritable mode de pensée, comme c'est devenu le cas chez moi. C'est elle qui me fait aborder les récits que j'initie sous un angle résolument dynamique, empruntant de constants allers et retours dans la gestion de mon mode descriptif. Ou me fait préférer susciter des évocations alternées qui s'enrichissent mutuellement. Cette approche sélective me semble toujours plus profonde et révélatrice, plutôt que de suivre un simple tracé linéaire, lequel se bâtit le plus souvent sur un seul élément de subjectivité initial, pour ne plus en démordre jusqu'au final. Tandis que travailler par ajouts successifs de matière, dont la vocation fondamentale sera clairement de s'équilibrer les uns les autres, cela contribue à façonner, dans la durée même du récit, une sincérité qui me paraît plus forte et convaincante.

Ce procédé revient en somme à modeler un paysage mental aussi sûrement que le ferait un sculpteur avec de l'argile. Raison pour laquelle il me faut souvent au moins deux sujets distincts à aborder de front, ou à mener de concert, selon des cheminements qui ressortent d'une apparente indépendance d'esprit, quitte à ce qu'ils s'entrelacent peu à peu intimement, pour finir par fusionner totalement dans une apothéose finale. C'est pourquoi, dans le récit que je vous livre aujourd'hui, ma propre trajectoire est en réalité ma quête avérée, menée à travers l'image de Jean-Pierre, qui en devient mon double littéraire.

*

*

*

Contes et Romans

L'histoire de Jean-Pierre fut marquée dès son début par celle de l'abbé François Jentel. Les événements qui concernent ce nouveau personnage ne sont pas si éloignés que cela, dans le temps. Mais ils se sont joués si loin de nous, pour une cause qui peut sembler aujourd'hui obscure, ou déjà dépassée. Aussi, il me faut avant toute autre chose en introduire la trame et les exigences.

Santa Teresinha est un petit établissement d'exploitation de la forêt amazonienne fondé par les missionnaires dominicains à l'embouchure de la rivière Tapirapé (du nom d'une ancienne tribu indienne autochtone), qui se jette dans l'Araguaia. Nous sommes à quelques vingt kilomètres en aval de la plus grande île fluviale au monde, l'île du Bananal, dans des terres quasi inexploitées. Et pour cause : la tribu Tapirapé, décimée par une tribu rivale, ne comptait plus, à l'orée des années mille neuf cent cinquante, que vingt-cinq rescapés, avant de péniblement parvenir, quand reviendra sa timide apogée, à une centaine de familles au mieux. Cependant, grossie d'aventuriers de tous poils, une petite ville a pris naissance ici, durant la première moitié du XXe siècle.

Selon la constitution brésilienne, qui se base sur le droit d'usage, ces indigènes et néo-paysans sont propriétaires de leur terre, pour peu qu'ils entament une procédure pour faire reconnaître leurs droits. Mais la vie rude et les maladies récurrentes rendent l'existence, dans cette région reculée du Sertan, bien trop précaire pour que leurs habitants songent à se pencher sur de telles considérations. L'alcool, la prostitution et une justice expéditive, entre autres, représentaient des préoccupations bien plus concrètes, à leurs yeux.

Contes et Romans

François Jentel arrive dans ce village en décembre mille neuf cent cinquante-trois, à l'âge de trente-deux ans, dans le but de remplacer le père Jean Chaffarod, et ainsi seconder les Petites Sœurs de Jésus dans leur travail d'entraide et d'assistance aux indiens du secteur. Il avait été ordonné prêtre en mille neuf cent quarante-six et nommé vicaire à Houdan, petite ville des Yvelines où résidaient et travaillaient les parents de Jean-Pierre, lequel n'était alors âgé que de cinq ans au plus.

*

*

*

Sur ce point particulier, j'en avais tout d'abord été réduit à conjecturer une simple hypothèse. Car il y a des faits avérés qui doivent bien trouver une explication logique, me disais-je. Il est en effet fort curieux, au point que cela ne peut en aucun cas constituer un pur hasard, qu'un enfant de dix ans, comme ce sera le cas en mille neuf cent cinquante-deux, émette à son tour le souhait de devenir missionnaire. Et que l'homme d'église à qui il se confie, par l'intermédiaire de sa hiérarchie, enjoigne immédiatement ses parents de l'envoyer au petit séminaire de Notre-Dame de Grandchamp, à Versailles... là où François Jentel avait lui-même fait ses classes. Quand, en plus de cela, le jeune garçon en question ne cessera de dire à sa sœur cadette qu'il ne désire rien de plus au monde que de rejoindre le Père Jentel en plein cœur de l'Amazonie brésilienne ; qu'il suivra même, pour parvenir à cet objectif qu'il s'est fixé, au début des années mille neuf cent soixante-dix, une formation d'aide-soignant ; et qu'il vivra toujours comme une déchirure de n'avoir pas réussi à concrétiser à temps son désir de rejoindre sur le terrain sa figure tutélaire, il

Contes et Romans

me semblait qu'il devait bien y avoir eu des contacts autres qu'épistoliers entre les deux individus.

Ce n'est qu'à la lecture du livre *Soleil de justice (passions en Amérique latine)*, coécrit par Arlette Welty-Domon (qui fut l'une de ces fameuses Petites sœurs de Jésus qui ont œuvré à Tapirapé) et Alain Dutertre, et publié aux Éditions ouvrières en mille neuf cent quatre-vingt-quatre, que j'ai pu vérifier que François Jentel était toujours affecté à la paroisse de Houdan au début de l'année mille neuf cent cinquante-deux. Et que c'est donc lui qui a directement éveillé l'intérêt de Jean-Pierre à l'action philanthropique de l'église et, par la suite et par l'intermédiaire du curé de la paroisse qui était en charge de sa tutelle, a convaincu mes grands-parents paternels de faire suivre à leur fils cadet une formation de prêtre. Or au fond de lui-même, si Jean-Pierre était persuadé de ressentir un appel puissant pour soutenir les causes humanitaires, il n'a jamais été totalement convaincu de sa vocation d'homme d'église.

* * *

J'aurais dû discerner sur ton visage inquiet
Les murs qui m'ont guidé. Voir sur tes lèvres effilées
Le plissement pensif par la toile imprimé.
Et tes cheveux, aussi, froissés et libertins
Comme les vibrations des Derniers vers.
J'aurais pu m'immiscer de mon pas qui hésite
Par la brèche éclatante, la chaleur d'un quatrain.

Contes et Romans

Mais je n'ai su percer ton rire franc
Ni ta fontaine frémissante. Ni ne me suis approché
Patiemment d'Hortense, cette énigme aux bras nus.

Car j'ai osé courir sur mon seul arc-en-ciel
Pauvre et lointain. Et mes couleurs délavées
N'avaient pas la fraîcheur des clochettes des prés.
Ce soir, il est tard, mais ma Saison n'expire pas encore.

Demain, je m'assiérai dans l'herbe qui verdit
Sous l'arbre silencieux. Je poserai ma main
En tremblant sur une pierre chaude : celle de la mémoire.
Puis je lirai, là-bas, du bleu, de la douceur
Et toute la fraîcheur des étoiles sonores... !

Sur mon visage d'homme s'affichera
Ce sourire donné aux confidences lointaines.
Et son faisceau ainsi brisera
La ligne franche d'un regard : l'hiver en moi cristallisé.

Quel tourbillon de rêves alors se lèvera
Et sur quel paysage ? Quelle course effrénée
Sous l'eau des voiles transparentes, m'apaisera ?
Pourquoi cette route sans retour
Qui dresse sa longue table blanche pour tant de festins ?
Pourquoi tant d'invités qu'un chapiteau relance ?
Pourquoi une route en forme de croix ?

57- Lire son destin (30)

*

*

*

Contes et Romans

De son côté, décrit dans le livre *Soleil de justice* comme un être délicat et attentionné, mais réservé et peu communicatif, l'aspirant prêtre François Jentel suit sa route avec obstination. Car il se sent, lui aussi, plus attiré par la figure du Père Foucault et son idéal de pauvreté vécu au service des pauvres que par la tenue d'une paroisse. Son évêque et ami, le Père Rousset, lui propose en conséquence de partir au Brésil, où François passera dix ans à vivre auprès des Tapirapé ; puis dix autres années à défendre les paysans de Santa Teresinha.

Avec eux, il construit une piste d'atterrissage pour que l'avion puisse venir désenclaver cette région perdue du monde. Puis il leur donne les moyens de constituer un élevage de bovins, afin qu'ils puissent assurer eux-mêmes leur subsistance. Mais dans les années mille neuf cent soixante, la politique de l'État brésilien est d'inciter à la colonisation de la région amazonienne. Un décret attractif, assorti de ristournes très conséquentes sur l'impôt, permet l'implantation de colons, pour peu que ceux-ci justifient de leur titre de propriété. Ce décret va générer une véritable ruée vers le Mato-Grosso, aidée en cela par le Gouverneur Ponce, lequel joue sur les deux tableaux : vendeur des parcelles au titre de l'État, il en est aussi l'acheteur principal au titre d'actionnaire de la société d'investissement qui rachète, parfois au mépris de la légalité, les terres supposément vierges du Sertan, dans le but de les revendre à prix d'or aux futurs colons.

Une telle situation ne peut, bien évidemment, laisser indifférent un être tel que François Jentel. D'autant que l'inévitable se produit : la vallée de Tapirapé est vendue en bloc, sans distinction des terres occupées ou non. Pendant ce

Contes et Romans

temps, François Jentel a créé la coopérative agricole dont il a eu l'idée dès avant l'année mille neuf cent soixante-cinq, la dotant d'un tracteur et d'une décortiqueuse pour le riz. Un technicien agricole les rejoint, ainsi qu'un instituteur et une infirmière. En mille neuf cent soixante-huit, fort de cent vingt-huit paysans, la coopérative entreprend des démarches pour que soient reconnus leurs titres de propriété.

L'administration qui, comme nous venons de le voir, est partie prenante dans le processus de colonisation, réagit fortement et veut faire place nette. Elle cherche à convaincre individuellement les paysans de partir, utilisant les menaces, éventuellement assorties de voies de fait. L'État militaire détache même deux policiers qui seront chargés d'appuyer les sociétés privées dans leurs opérations de « nettoyage ». Les pressions, notamment sur la coopérative et sur le Père Jentel en personne, deviennent intenable. Ce dernier est même arrêté une première fois, sans motif réel.

*

*

*

C'est à ce moment crucial que se joue le devenir de l'action de « Padre Francisco ». Son combat est-il vain et à ce point isolé ? En réalité, bien qu'éloigné sur le terrain, le Père François Jentel a toujours maintenu d'excellentes relations avec sa hiérarchie. Aussi, les autorités ecclésiastiques brésiliennes interviennent-elles immédiatement et proposent au Maréchal Costa e Silva, alors président de la République, un plan (probablement directement inspiré par l'abbé Jentel lui-même) dans lequel est revendiquée la création d'un district de

Contes et Romans

sauvegarde de Tapirapé et de sa coopérative. Mais les rouages de l'administration enterrent sans coup férir le dossier. Fort de cet exemple, soudain devenu célèbre par l'intermédiaire d'une lettre pastorale que Monseigneur Pedro Casaldàliga rend publique dans la presse, des situations similaires sont dénoncées un peu partout dans le pays, souvent à l'instigation des représentants de l'Église, très impliqués auprès des populations autochtones. Les journaux catholiques sont alors régulièrement censurés et les relations deviennent tendues avec le gouvernement brésilien. Parallèlement, des cas d'assassinats de paysans réfractaires commencent à se multiplier.

Tandis qu'une trêve est proposée par les autorités, sur le terrain, la compagnie CODEARA fait illicitement raser un dispensaire en construction. Un caporal de la police locale, qui tenta vainement de s'interposer, est mystérieusement assassiné dans son lit d'hôpital. Le dispensaire, dû à l'initiative de François Jentel, étant immédiatement reconstruit, le directeur général de la compagnie d'investissement fait intervenir le général des forces armées en personne. S'en suivra, comme on s'en doute, une vaste série d'arrestations. Dans la foulée, le nouveau gouverneur du Mato-Grosso accuse les hommes d'église dans leur ensemble, et au premier chef le Père François Jentel, d'enseignement subversif, tandis que les paysans spoliés sont présentés dans les colonnes de la presse nationale comme étant les agresseurs. L'abbé François Jentel est à nouveau arrêté puis incarcéré. Il sera jugé en tant que « perturbateur de l'ordre public aux idées gauchisantes (sic) ».

Le vingt-huit mai mille neuf cent soixante-treize, la justice militaire de Campo Grande condamne le Père François Jentel à une peine de dix ans de prison pour atteinte à la sécurité nationale. Ne pouvant s'attaquer directement à son

Contes et Romans

évêque, Monseigneur Pedro Casaldàliga, véritable dénonciateur des injustices gouvernementales, la manœuvre consiste à isoler ce dernier, en expulsant les prêtres agissant directement sur le terrain. Mais celui-ci contre-attaque publiquement et met en lumière les malversations et irrégularités qui entourent un procès manifestement préfabriqué. À tel point que la justice militaire doit admettre son incompétence et envisage, dès juillet mille neuf cent soixante-treize, de renvoyer l'affaire devant la justice ordinaire. Mais dans le même temps, elle œuvre en sous-main pour que la France demande d'elle-même l'extradition du père François Jentel. Cependant, une mobilisation internationale a le temps de se mettre en place en faveur de l'incarcéré, qui devient aussitôt le symbole de l'injustice générée par les intérêts mercantiles, alliés à un pouvoir de nature visiblement dictatoriale.

Devant l'impasse qui se dessine, le Tribunal militaire supérieur casse le jugement le vingt et un mai mille neuf cent soixante-quatorze. François Jentel est *de facto* lavé de l'accusation d'incitation à la subversion. Mais, par contrecoup, se trouve légitimée la lutte des paysans de la coopérative de Santa Teresinha. Libre, le Père Jentel rentre en France pour se ressourcer auprès de sa famille, avec la ferme intention de retourner dès qu'il en aura la possibilité en terre brésilienne. Ce qu'il fit, dès la fin de l'année suivante. Mais à sa descente d'avion, il est immédiatement arrêté et incarcéré à nouveau. Un décret présidentiel d'expulsion est signé sur le champ et le Père François Jentel est remis « manu militari » - si l'on peut dire ! - dans un avion à destination de la France.

Trois années après son expulsion, soit le premier janvier mille neuf cent soixante dix-neuf, le Père François Jentel décèdera subitement au cours d'une retraite spirituelle des

Contes et Romans

suites d'une hémorragie interne. L'histoire que je viens de retracer, grâce aux témoignages de ceux qui l'ont connue et ont participé à son action, s'intègre parfaitement dans l'esprit de mon récit. Preuve en est donnée par la conclusion tout à fait improbable, mais totalement véridique, de cette folle épopée... Car certes, mon récit est émaillé de quelques clins d'œil de l'Histoire ; mais l'ironie magnifique que celle-ci nous propose pour clore son final paraît, rétrospectivement, absolument ahurissante. Le jour même où François Jentel décèdera, à plus de dix mille kilomètres de là était aboli, au Brésil, l'Acte institutionnel n° 5 qui, dix ans auparavant, avait suspendu les libertés constitutionnelles et institué *de facto* un régime dictatorial d'émanation militaire ! Ou était-ce sous le coup de l'émotion ?

Chacun de nous conservera sa propre vision des événements liés à l'engagement du Père François Jentel et, des raisons souterraines de ses agissements, se forgera sa vue personnelle. Mais ce qui me frappe, au demeurant, est que, en l'espèce, les discours des sensibilités extrêmes se rejoignent sur un point : pour Monseigneur Pedro Casaldàliga, dans un discours de prélature délivré au peuple chrétien du Brésil, comme pour Pablo Neruda, dans les passages de son grand poème épique, *Canto general*, publié dès mille neuf cent cinquante et qui évoque crûment l'histoire récente de l'Amérique latine dans sa globalité, il s'agissait clairement de défendre la lutte des paysans attachés à leur sol contre l'injustice des pouvoirs de l'argent. Ce qui était alors en jeu n'était donc pas l'évocation d'un cas isolé monté en épingle, mais bien l'expression du combat contre un phénomène de collusion d'intérêts de très grande ampleur.

Contes et Romans

* * *

Je prends congé, je rentre
Chez moi, dans mes rêves.
Je retourne en Patagonie
Où le vent frappe les étables
Où l'océan disperse la glace.
Je ne suis qu'un poète
Et je vous aime tous.
Je vais errant de par le monde que j'aime.

Dans ma patrie
On emprisonne les mineurs
Et le soldat commande au juge.
Mais moi, j'aime jusqu'aux racines
De mon petit pays si froid.
Si je devais mourir cent fois
C'est là que je voudrais mourir.
Et si je devais naître cent fois
C'est là aussi que je veux naître :
Près de l'araucaria sauvage
Des bourrasques du vent du sud
Et des cloches depuis peu acquises.

Qu'aucun de vous ne pense à moi.
Pensons plutôt à toute la terre.
Frappons amoureusement sur la table.
Je ne veux pas revoir le sang
Imbiber le pain, les haricots noirs
La musique. Je veux que viennent
Avec moi le mineur, la fillette

Contes et Romans

L'avocat, le marin
Et le fabricant de poupées.
Que nous allions au cinéma
Que nous sortions ensemble
Boire le plus rouge des vins.

Je ne suis rien venu résoudre.
Je suis venu chanter ici.
Je suis venu
Afin que tu chantes avec moi.

Extrait de *Canto general* de Pablo Neruda
(traduction collégiale recueillie sur le site
Internet poesie.net, à laquelle j'ai ajouté une
légère contribution personnelle).

*

*

*

Certains penseront qu'il n'est plus de notre temps de creuser, comme je le fais depuis le début de ce livre, autant d'éléments qui appartiennent à la sphère du religieux. Que c'est un sujet dépassé qui n'est plus d'actualité et que je risque, en conséquence, de lasser mon lecteur. Je ne suis pas de cet avis. Les éléments évoqués jusqu'à présent font partie de ma vie, c'est un fait avéré. Et les événements que je vais développer dans les lignes qui vont suivre y prennent leur source, de fait, il y a tout juste cinquante ans. Ce qui, au regard de l'Histoire, vous en conviendrez, est fort peu. Dans tous les cas, suffisamment peu pour que des répercussions sensibles de ces

Contes et Romans

événements se fassent encore sentir aujourd'hui même, dans nos vies quotidiennes, ce que beaucoup de personnes, surtout parmi les jeunes générations, négligent d'envisager.

Il est vrai que moi-même, je ne me posais pas la question de la transmission en ces termes-ci, tandis que je prenais le train pour rejoindre Montmagny, par la gare mieux desservie de Villetaneuse, au nord de la région parisienne, dans le but de passer mon week-end à réviser un prochain partiel chez les Cueco, devisant au passage des choses de l'art autour d'une omelette aux cèpes précieusement ramenés de Corrèze, dans leurs bocal scellés. Henri, très impliqué politiquement, était un homme qui se faisait rare, en ces temps-là. Il prenait néanmoins le temps de nous expliquer sa vision de certaines questions qui nous intriguaient. Par exemple, pourquoi, selon lui, une couleur n'existe pas pour elle-même ; mais qu'elle est la résultante des interactions qui se nouent avec les autres couleurs qui l'entourent. En cela résidait, à son sens, toute la difficulté d'être un grand coloriste.

J'avais le sentiment qu'il en était de même avec la poésie que j'expérimentais alors, quand le rythme de ma vie personnelle me le permettait. Ghislaine, que je rencontrais dès l'année suivante sans savoir qu'elle était, elle aussi, fille de peintre, souligna d'emblée le rôle que jouaient dans chacune de mes créations poétiques, autant que dans mes dessins personnels que je développerais ultérieurement, un élément que je tirais du réel. Le plus souvent, il s'agit de la rencontre d'au moins une vision concrète et d'un concept : simple idée de passage, constatation ténue, questionnement larvé ou émotion canalisée, sans préjuger du devenir formel qu'engendra leur caractère harmonieux ou conflictuel. Quelque soit la distorsion ou la délocalisation qu'il subira par la suite, ou l'univers

Contes et Romans

particulier sur lequel il ouvrira, cet élément extirpé du concret influe toujours sur la tonalité particulière du produit que je conçois. Il irradie de sa teinte spécifique chaque transcription de la perception que j'entretiens de mon environnement palpable, tout en le dépassant. Grâce à lui, chaque pièce créée en reste profondément marquée. Ceci explique en partie, de mon point de vue tout au moins, ce qui donne la puissance rayonnante de ce que j'ai pu écrire parfois... avec, en prime, cet esprit synthétique qui m'habite et qui tend à concentrer les sensations vécues, plutôt qu'à les diluer.

Ensuite, nous nous retrouvions dans les coulisses du Musée d'Art moderne de la ville de Paris, au palais de Tokyo, pour tendre avec le maître, tout autour de la grande salle d'exposition ovale, un long rouleau de papier kraft sur lequel Henri avait dessiné une à une les milliers de fleurs composant son champ corrézien : y éparpillant, de ci de là, les visages censés représenter, si je me souviens bien, quelques martyrs fusillés à cet endroit durant l'occupation. Ou bien nous le rejoignons en grande hâte, après la sortie tardive d'un de nos cours de travaux pratiques de restauration, à l'inauguration d'une exposition de son ami Leonardo Cremonini, à la galerie Claude Bernard.

Aussi, nul ne s'étonnera que le genre d'interrogations que je ressentais, à cette époque de ma formation artistique, étaient du genre : la vérité réside-t-elle dans l'art ? Ou bien se cache-t-elle uniquement dans la vie ? Et quelle place exactement doit-on assigner au phénomène de la cristallisation de la vie dans l'art ? Questions on ne peut plus délicates, mais tout à la fois pleinement artificielles, me dira-t-on. Normal, dans ces conditions-ci, si je n'ai pas senti tout de suite l'importance et l'unique profondeur des vies qui m'entouraient.

Contes et Romans

*

*

*

De fait, Jean-Pierre dira souvent vouloir dédier sa vie aux autres. C'est-à-dire à autrui, exclusivement à autrui. Et autrui, en l'occurrence, se sont les démunis, les exclus, les abandonnés : ceux qui sont en détresse permanente et ne savent pas comment ne pas lâcher prise. Les autres, ou autrui, dans l'esprit de Jean-Pierre, c'était le peuple des délaissés, pour lequel se battait avant lui l'abbé François Jentel : figure de proue d'un combat dont Jean-Pierre s'était imprégné depuis l'enfance, par le biais de cette rencontre révélatrice. En conséquence, c'était pour eux qu'il avait entrepris son sacerdoce. Une profession de foi un peu contrainte et forcée, il est vrai, mais qui, une fois réalisée, ne le liait pas seulement d'un serment envers l'Église, mais l'impliquait personnellement. Il entreprit pleinement cette mission qui l'engageait au fond de son être, dans l'épaisseur même de son âme, suivant toute l'intégrité dont sa jeune personne était capable ; s'en saisissant à bras le corps, avant de finir par s'identifier entièrement aux blessures morales et psychiques qu'il s'était fait une promesse de soigner... Mais le risque que prit, *de facto*, Jean-Pierre, en épousant cette cause désespérée, aura été clairement d'être toujours à la limite de basculer de leur côté.

Ce que Jean-Pierre, pourtant avare d'épanchements sur les sujets personnels, évoquait volontiers de ses premières années de vocation, je crois en avoir retrouvé l'esprit à travers la représentation de « la Cours des Miracles ». C'était bien à cela qu'il aurait voulu être confronté, à n'en point douter. Et cette image forte, lorsque je pensais à Jean-Pierre l'engagé, me renvoyait, une fois de plus, au cœur de ce Moyen-âge que tout,

Contes et Romans

alors, me portait à affectionner (tandis que je fouillais les abords de l'ancienne cathédrale royale de Saint-Denis, j'adorais lire le livre sur l'Abbé Suger, écrit par l'historien d'art Erwin Panofsky : *Architecture Gothique et pensée scolastique*). Image que j'eus tôt fait d'associer, dans une démarche romantico-poétique proche de celle initiée par le grand Hugo lui-même, léger décalage chronologique compris, au personnage emblématique de François Villon. Car le poète des gueux représentait pour moi plus que la figure de l'errance – ce qu'il fut, assurément - ; mais aussi celle du compagnon d'infortune par excellence. Quelles purent être, durant sa vie, ses intentions véritables ? Ou ses fondements intimes d'être humain ? Ses visées intérieures étaient-elles pures et méritoires, ou bien mesquines et souterraines ? Je ne sais réellement le dire. Mais le fait est que le premier poète maudit côtoya tout un peuple de pauvres gens qui, comme lui, vécurent, le plus souvent, de nombreux procédés de fortune. Raison pour laquelle j'attachais autant d'importance à réussir ma transcription de ce personnage que je m'étais pris à idéaliser, et dont la force de conviction me semblait proche de celle que s'était forgée mon parrain :

François de Montcorbier, François Villon. Ou Marthe :
Eux tous en un seul être, en plusieurs pourchassé.
Dès l'an cinquante-six, sur la table les cartes
Ont voulu ton présent dissocié du passé.

François était, tout au long de ses peines
Les errements fêtards fécondés de tourments
Qui, pour son âme crue se voulant très sereine
Sans faute avaient écrit de nombreux Testaments.

Contes et Romans

Des prêtres et abbés dressaient le tribunal.
Excitaient les rancœurs, la justice banale.
François était contre les prophéties.
François était aussi contre la femme lâche

Qui reprit ses atours et le temps qui trop gâche
A porté en plein jour ses tristes facéties.
Bien dépité de tout la plume t'a conquis
Et forgé à grand' peine un misérable acquis.

L'infaillible conteur, le receleur de mots :
Le narrateur fiévreux dont voici les émaux !
Vergogne, aigreur et fougue et tant d'ardeur écrite
Insurrection farouche en butte aux âmes vides.

Lamentable théâtre se peuplant de rides :
Les lais écrits par toi contre les trop vieux rites
Orgueilleux et stupides, dont les forces s'abîment
Ne voudront pas mourir, même couvert d'un crime.

215- À François Villon (24)

Je ne saurais dire si ces impressions que j'emmagasinais furtivement furent les bonnes, ni même si cette comparaison eût plu à mon parrain. Mais la lutte que Jean-Pierre eut à entreprendre, par la suite, contre les aléas de son existence, me semble venir corroborer *a posteriori* le parallèle, il est vrai un tant soit peu hâtif, que j'esquissais à l'époque entre ces deux figures qui furent et restent pour moi emblématiques.

Contes et Romans

* * *

Je me dois aussi de préciser qu'à l'intérieur du cercle restreint de ma promotion universitaire de futurs restaurateurs d'objets d'art et d'archéologie, il est arrivé que l'on me surnomme, par analogie j'imagine, « le curé ». Je ne me rappelle pourtant pas m'être étendu sur le sujet de ma cohabitation avec Jean-Pierre, ni même de l'avoir mentionnée à quiconque. Cette étiquette que l'on m'appliqua quelquefois ne faisait probablement référence qu'à ma seule manière vestimentaire : sobre et couleurs sombres de rigueur. En l'occurrence, un pantalon noir et, le plus souvent, un pull d'un bleu ultramarin, de type ras du cou (vêtement que j'avais ramené d'une de ces campagnes de fouilles archéologiques que je menais en Suisse, chaque été, bien qu'il fût de confection bretonne), et d'où émergeaient les deux triangles allongés, telles deux ailettes de colombe, d'une chemise blanche au style, il est vrai, quelque peu dépassé...

Et puis, je ne « brassais » pas beaucoup, comme on disait à l'époque ; participais peu aux festivités de groupe ; mais révisais énormément... et m'isolais souvent pour écrire. Cette anecdote, sans importance en soi, me remet malgré tout en mémoire que Georges Duby confiait à Henry Le Chénier (mon beau-père) que, pour sa part, ses amis de faculté le désignaient volontiers sous le vocable, peu courtois dans l'esprit, de « le séminariste » : simplement parce qu'il étudiait sans arrêt, écumant les bibliothèques et les archives, tout en négligeant de sacrifier aux diverses sauteries qu'organisait traditionnellement sa coterie. « Mais pour quelles richesses

Contes et Romans

révélées ? » est la seule authentique question que l'on devrait savoir se poser, en de pareilles circonstances...

Lorsque je repense à tout cela, je peux dire que je naviguais effectivement entre deux rives : multipliant les va-et-vient entre deux univers distincts, qui semblaient devoir rester cloisonnés. Qui, en effet, parmi mon entourage quotidien, aurait pu se douter qu'un an ou deux avant ma naissance - c'est-à-dire un peu à cause de moi, qui n'existais cependant pas encore aux yeux du monde -, mon futur parrain avait vu sa vie basculer dans une autre réalité ? Et que j'en découvrirais moi-même les effets seulement vingt années plus tard... ?

Quelque chose de cette aventure se joua certainement autour des circonstances un peu troubles qui entourèrent l'intégration de Jean-Pierre au corps des jeunes recrues qu'on envoya renforcer la présence française en Algérie, autour des années mille neuf cent soixante. Mon parrain n'avait alors pas encore eu vingt ans et, confiera-t-il plus tard à sa sœur aînée, ce fut le seul moment de sa vie où il eut recours au mensonge. De quelle nature fut exactement ce mensonge ? Dans le détail, je ne saurais retracer comment il se concrétisa, même si je peux aisément en imaginer les grandes lignes. Mais je sais seulement qu'il eut lieu.

Je sais aussi que Jean-Pierre avait deux frères de quelques années plus âgés que lui et que tous deux étaient de jeunes chefs de famille en puissance, ou en passe de le devenir. Ce fut donc délibérément qu'il fit en sorte de répondre à l'appel afin, disait-il, « de prendre leur place », Gérard désirant ardemment partir noyer sous d'autres cieux un chagrin d'amour. Il y avait aussi, dans ce geste de mon parrain, la volonté manifeste de préserver l'avenir de ses aînés et de leur

Contes et Romans

future progéniture. Mais cela était vécu sans aucun esprit de sacrifice ni grandiloquence aucune : ce n'était pas le genre de Jean-Pierre. Pas plus qu'aucune conviction personnelle, et surtout pas politique, ne venait s'immiscer dans le fondement de cette démarche qui ne trouvait sa justification que dans la solidarité fraternelle.

Jean-Pierre fut donc, en ces circonstances particulières, égal à lui-même : pensant d'abord à sauvegarder l'avenir d'autrui. Et cet avenir fut que je naquis de l'union contractée par son frère aîné, Christian, un beau matin de février mille neuf cent soixante deux, tandis que Jean-Pierre se morfondait sur le sol transi de l'Algérie. C'est dans les prolongements de cette histoire que je vous invite maintenant à entrer de plain-pied.

* * *

À Dieu, mon affection.
À Dieu, mon respect d'homme courbé.
Mon respect d'un homme modelé
Dans la boue du fleuve Gange.
Tout respect, tout recueillement, à lui.
À lui, toute ma solitude farouche :
Mes sauvages désirs
Et cette large roue enivrante et profonde !

À Dieu, cette affection.
À vous, ma poésie d'amour.

26- À Dieu (10)